

Le plurilinguisme nous oblige à repenser le concept d'universalité

Christian Tremblay¹

Nous allons dans un premier temps montrer que des concepts a priori simples ou acquis, ne le sont pas. Nous allons donc travailler sur quelques définitions, sans nécessairement approfondir, mais pour montrer simplement que ce sont des concepts essentiels sur lesquels très curieusement, il n'y a aucun consensus. Ainsi en est-il de la langue, de l'universel, du réel et de la science ou du savoir. Incroyable n'est-ce pas ?

Dans un second temps, nous démontrerons que le plurilinguisme nous oblige à prendre concernant ces définitions des options et que ces options nous conduisent à revoir la notion d'universel telle qu'elle prédomine actuellement dans nos sociétés. Ce n'est pas nouveau. Quelques penseurs se sont déjà engagés dans cette voie. Il faut un certain courage, mais c'est pourtant une voie dans laquelle il faut avancer les yeux ouverts.

Cet article n'est pas un article scientifique au plein sens du terme.

D'abord, il existe certes une définition scientifique du plurilinguisme. On la doit au CECRL (Cadre européen commun de référence pour les langues). En didactique des langues, on considérera que le plurilinguisme caractérise une personne qui a des compétences à différents niveaux pour s'exprimer dans au moins deux langues. En extrapolant on dira qu'une société est plurilingue si elle se compose de locuteurs majoritairement plurilingues. En linguistique générale, ou plus exactement en linguistique historique comparée, on dira que le plurilinguisme recouvre le phénomène de la diversité des langues avec une attention particulière à leurs interactions, entre les langues en tant qu'entités culturelles particulières et entre locuteurs de ces langues.

Cependant, le plurilinguisme n'est pas reconnue comme une discipline académique identifiée en tant que telle, ce qui nous permet de le définir comme un champ transdisciplinaire non formalisé dont, après plus de vingt ans de recherche et de réflexion, nous découvrons un peu plus chaque jour la fécondité.

De plus, cet article s'efforce allègrement de franchir les frontières disciplinaires et d'effectuer un voyage politico-philosophique en quelques pages, sans jamais se poser longtemps sur des considérations qui pourraient justifier non seulement plusieurs ouvrages, mais des compilations de dizaines, que dis-je, de centaines d'ouvrages, impossibles évidemment.

Comme cet article s'adresse à une multiplicité de publics savants, mais pas nécessairement, il relève plus d'une réflexion scientifique de vulgarisation. D'ailleurs, nous n'hésitons à étayer notre propos en prenant des exemples ou en nous inscrivant dans l'actualité.

Enfin, tout vulgarisateur que soit cet article, nous tenons à alerter le lecteur sur le fait que nous nous attaquons à beaucoup d'idées reçues. Mais il n'y a aucune idée provocatrice. Il s'agit essentiellement de susciter la réflexion à partir d'un point de vue qui est la nôtre, à savoir le plurilinguisme.

¹ Docteur en sciences de l'information, Diplômé de Sciences-Po Paris, Ancien élève de l'ENA, Président de l'Observatoire européen du plurilinguisme

Alors, commençons !

Quelle conception de la langue ?

Pour beaucoup de nos contemporains, scientifiques et hommes de la rue, la langue n'est qu'un code qui sert à communiquer les uns avec les autres. Je n'ai pas connaissance d'enquête d'opinion sur le sujet. Il n'y en a probablement jamais eu, car c'est une question qui n'intéresse personne. Elle n'existe dans aucun programme scolaire et est complètement absente des ouvrages dits de culture générale, qui servent essentiellement à se présenter dans les concours administratifs et les concours d'entrées aux grandes écoles d'ingénieurs ou de commerce.

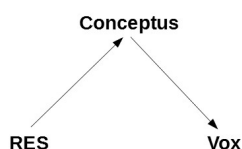
Par ailleurs, si l'on consulte les manuels de linguistique des années soixante ou quatre-vingt, ils commencent tous par l'idée que les langues sont un moyen de communication (voir B. Pottier, A. Martinet, Benveniste, etc.). La communication est présentée comme la fonction principale du langage. La chose paraît acquise et semble relever de l'évidence.

Il faut essayer d'abord de comprendre d'où vient cette représentation dont nous démontrerons à quel point elle est insuffisante.

Sans avoir tous les moyens de le vérifier, nous avancerons trois hypothèses.

La prégnance du triangle scolastique (ou du modèle logico-grammatical)

La première hypothèse est due à un schéma sémiotique que l'on fait remonter à Aristote mais qui est plutôt dérivé d'une formule de Thomas d'Aquin qui explique que de l'observation du monde réel naissent des concepts qui sont exprimés par la langue. D'où la représentation suivante :



D'où l'idée d'une séparation entre le monde réel et la conceptualisation et entre la conceptualisation et la langue.

Cette formulation et cette représentation, pour séduisantes qu'elles soient, sont problématiques dans la mesure où la séparation entre le monde réel et la conceptualisation suppose que l'homme pensant soit étranger au monde, et dans la mesure où la séparation entre la conceptualisation et le langage implique que la pensée puisse exister indépendamment du langage, ce qui est tout sauf évident. Pour le premier binôme monde réel-conceptualisation, il faut considérer que la conceptualisation fait elle-même partie du monde réel, ce qui veut dire que le monde évolue à mesure que la conceptualisation évolue. « Au début était le verbe », est-il dit dans la Bible. Cette vérité est

tellement vraie que même le mensonge fait partie du réel. Pensons au plus grand mensonge d'État de toute l'histoire humaine, l'invention des « armes de destruction massives » qui ont conduit à la guerre d'Irak. Ces armes n'existaient pas mais le mensonge oui. Il est impossible d'affirmer le contraire car les centaines de milliers de morts qui en ont résulté sont des morts réels. Or, comment peut-on imaginer quelque chose de réel qui aurait été provoqué par quelque chose d'irréel. Il est facile de comprendre que cette discussion métaphysique touche au plus près à notre vie de tous les jours.

Le couple pensée-langage est tout aussi problématique. Il est tout aussi impossible d'affirmer que la pensée et le langage sont une seule et même chose qu'il est impossible d'affirmer l'inverse, à savoir que le langage peut être séparé de la pensée. Ils sont sans doute distincts, mais ils sont inséparables. S'ils étaient séparables, ils pourraient connaître des destinées différentes. La pensée pourrait avoir son histoire et le langage aussi la sienne, ou plutôt les langues leurs histoires. Sans entrer plus loin dans cette discussion, on voit bien que la séparation du langage et de la pensée est une hypothèse absurde. Ils sont néanmoins distincts et leur distinction est à l'origine d'un processus qui assure à l'un et à l'autre, indissolublement attachés l'un à l'autre, une dynamique qui est celle de la créativité. La pensée et le langage évoluent, mais ensemble. Pourtant on agit comme si ce n'était pas le cas et dans la méconnaissance du caractère central du langage qui a selon Saussure une « essence double ».

Voici un exemple.

Autrefois, quand un élève n'arrivait pas à suivre en classe, on le faisait redoubler avec l'idée qu'une deuxième année lui permettrait de rattraper son retard. Puis, comme le redoublement faisait grossir les effectifs scolaires et que les résultats n'étaient pas toujours au rendez-vous, on s'est mis à les faire passer systématiquement dans la classe supérieure et à passer de l'école primaire au collège sans vérifier si les élèves maîtrisaient la langue pour pouvoir progresser. À partir du moment où il a été constaté que l'élève non seulement ne rattrapait pas son retard mais que les retards ne cessaient de s'accumuler, on a commencé à les placer dans des sections spéciales pour les garder dans le système jusqu'à la fin de la scolarité obligatoire.

On négligeait tout simplement de considérer que la maîtrise du langage était une condition incontournable pour progresser au plan scolaire, parce que le langage conditionne la pensée et non l'inverse. En réalité, il y a une interaction continue entre l'un et l'autre.

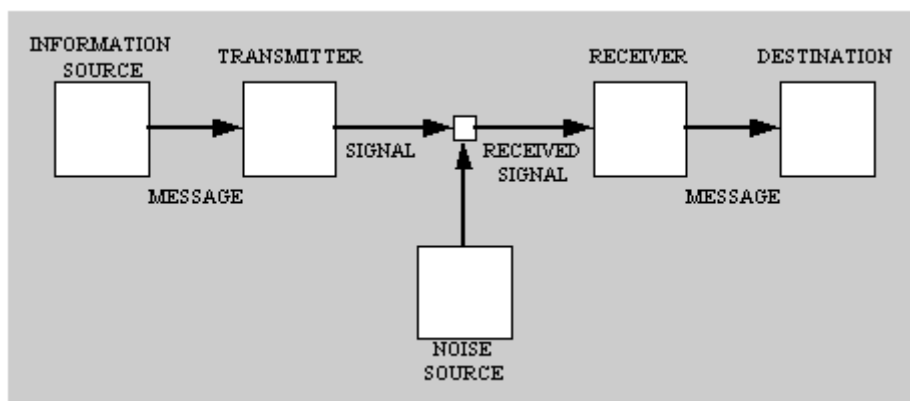
Maintenant, non sans mal, et après plusieurs décennies de générations d'enfants sacrifiés, on s'attelle depuis peu à compenser les retards par un suivi des élèves dès le plus jeune âge et par des méthodes individualisées permettant de compenser les retards le plus tôt possible avec pour priorité absolue l'acquisition de la maîtrise du langage.

Mais la révolution copernicienne consistant à lier le langage et la pensée n'a pas encore eu lieu.

Donc, il semble que nous restions encore de nos jours dans une extrapolation d'un schéma dont la vocation n'était probablement pas d'opérer une séparation aussi fondamentale que celle qui s'est finalement accomplie.

La puissance évocatrice de la théorie de la communication

Une autre source d'explication peut être trouvée dans la théorie mathématique de la communication que l'on doit à Claude Shannon et qui peut être représentée par le schéma suivant :



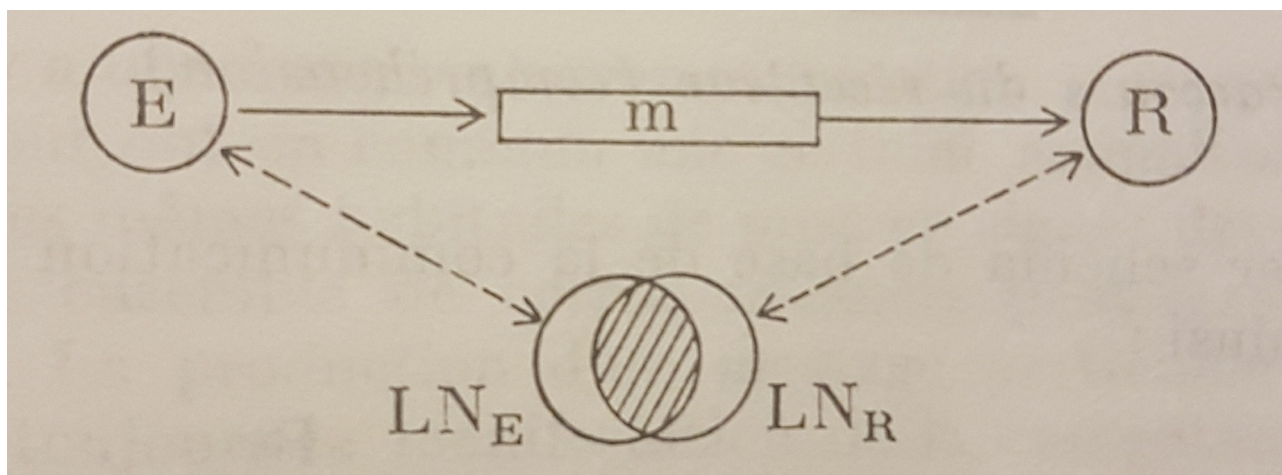
Dans ce schéma la langue n'apparaît pas. Ce qui apparaît, c'est le message. Donc la source d'information ou locuteur A envoie un message à un correspondant ou locuteur B qui reçoit donc ce message, le décrypte, l'analyse et en fait ce qu'il doit en faire.

Ce schéma très général peut être appliqué à une grande diversité de contextes. Le message peut aussi bien être un extrait de code (le code de la route par exemple) ou une expression linguistique quelconque. On peut l'appliquer à un contexte aussi bien monolingue que multilingue.

Que ce schéma ait été appliqué en linguistique n'est pas surprenant.

C'est ce que révèle sans ambiguïté Roman Jakobson dans ses *Essais de linguistique générale*² : « Dans l'étude du langage en acte, la linguistique s'est trouvée solidement épaulée par le développement impressionnant de deux disciplines parentes la théorie mathématique de la communication et la théorie de l'information. »

En page 21 du manuel de *Linguistique générale*³ de Bernard Pottier, on trouve une version à peine modifiée du même schéma.



Une couche de contenu est toutefois ajoutée comme substrat, la *structure* d'entendement, issue du phénomène fondamental de la *conceptualisation*, ou *réduction sélective de la référence*. Cette « *structure d'entendement*, très profonde, lieu de la connaissance [est] par nature déliée des langues

² Jakobson, R., *Essais de linguistique générale*, 1963, Editions de minuit, p.28

³ Pottier, B., *Linguistique générale, Théorie et description*, 1985, Klincksieck

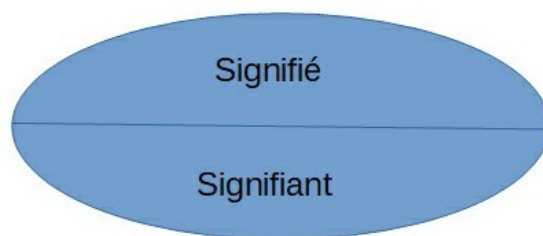
naturelles », précise Bernard Pottier, pour qui donc, le domaine de la pensée est distinct de celui de la langue ou du langage.

La question de savoir si l'on doit traiter la langue comme un code ou comme autre chose qu'un code reste donc en suspens.

Les déviations de la distinction saussurienne entre *signifiant* et *signifié*

Une troisième explication à l'attractivité du schéma scolastique est l'institution de la linguistique comme science qui nécessite de bien isoler l'objet que l'on étudie comme l'a fait Saussure, dit-on. Pensons à la séparation visuelle opérée par le schéma proposé dans le Cours de Linguistique générale entre le *signifiant* et le *signifié* qui pousse à dépouiller la langue de toute son épaisseur. Et les derniers mots du Cours de Linguistique générale, ne font qu'aggraver la confusion : « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ».

Or, on sait qu'il s'agit d'un ouvrage posthume publié en 1916 par des élèves du maître à partir de notes de cours :



Mais le choix de l'objet que l'on étudie ne relève pas d'un bon plaisir méthodologique.

La vraie pensée de Saussure n'a été connue que tardivement, après la découverte de textes éparses jamais publiés de son vivant et qui ont regroupés par Simon Bouquet et Rudolf Engler dans *Ecrits de linguistique générale* aux éditions Gallimard en 2002. Dans ce texte, Saussure affirme avec force qu'en réalité *signifié* et *signifiant* sont les deux faces d'un seul objet linguistique, indivisible. A part quelques initiés, ce qui est généralement retenu de Saussure, c'est la puissance d'évocation du schéma qui ne facilite pas une interprétation conforme à l'intention de l'auteur.

Si le signifiant est le *mot*, avant d'être *mot*, le *mot* n'est qu'un assemblage de lettres et il ne devient *mot* qu'à partir du moment où il évoque un sens, une idée ou un concept.

Si l'on vous parle d'un brin de muguet (l'exemple est de moi), le mot peut ne rien vous dire, et il ne vous dira quelque chose qu'à partir du moment où vous l'aurez vu (impression visuelle) puis senti (impression, image, empreinte olfactive) et qu'il laissera une trace dans votre cerveau, vous permettant de le réutiliser ensuite. Le mot *muguet*, entité linguistique, ne peut exister en tant que mot indépendamment de ses composants et de tous ses composants ensemble.

Donc, le triangle scolastique qui suggère avec ses trois sommets en triangle équilatéral une mise en relation de trois entités indépendantes : la chose, le concept et le mot, est dénué de toute pertinence. C'est néanmoins à la lumière de cette schématisation que l'on n'a cessé de réinterpréter Saussure (et Peirce de même) de manière à rendre son schéma compatible avec le triangle scolastique alors qu'il est incompatible. On pourrait donner quantité d'exemples de cette réinterprétation, ce qui laisse à penser que la prégnance de cette représentation est telle qu'il est très difficile de s'en échapper. On

peut le comprendre, car comme le soulignait avec insistance Gaston Bachelard, la découverte scientifique est toujours contre-intuitive. C'est le triangle qui est intuitif, alors que la réalité de cette réalité, c'est l'impossibilité du triangle.

Le concept ne peut être séparé du mot. Vygotski dira que « le concept s'accomplit dans le mot ». Par ailleurs, la relation entre le signe et la chose est une relation complexe sur laquelle il va falloir revenir.

Cette volonté de diviser et de séparer l'objet linguistique caractérise tout le mouvement structuraliste et l'on sent bien dans l'ouvrage de Pottier (que l'on prend ici uniquement comme exemple parmi d'autres) toute l'influence qu'ont pu exercer les grammaires génératives et transformationnelles.

Non seulement on divise, mais on réduit à une pure forme, ce qui mène à ne voir dans la langue qu'un outil de communication, et de surcroît, en retenant une conception de la communication restreinte au message, alors qu'aussi bien chez Saussure que chez Peirce, le signe inclut la pensée.

La focalisation sur la grammaire ne justifie en rien de réduire la langue à un moyen de communication voire à un simple code, ce que rejette absolument Chomsky notamment, après beaucoup d'autres.

Dans *Après Babel*⁴, Georges Steiner (p. 246) parle de la langue, fait social, comme d'un épiderme, or souligne-t-il, personne n'a encore jamais rencontré d'épiderme vivant sans son derme. La vraie question ce n'est pas l'épiderme, mais le derme, lequel est propre à chaque individu, lequel s'insère dans un certain milieu et même à une diversité de milieux à l'intérieur desquels se déploient des réseaux d'associations d'une très grande variabilité, dans leur intensité, dans leur nature, qui composent des identités multiples....et qui sont les vraies sources de la pensée.

Et il est à la fois symptomatique et paradoxal que Noam Chomsky⁵, à qui on serait tenté de faire porter une part de responsabilité dans les schématisations hasardeuses dont nous parlons, s'élève avec force contre les dérives interprétatives des linguistiques contemporaines qui ne voient dans la langue qu'un moyen de communication.

Il est vraiment important que ce soit Noam Chomsky qui en appelle à un retour à la conception classique du langage qui faisait du langage d'abord « un instrument de la pensée », conception qui a dominé de l'Antiquité jusqu'au XVIIIe siècle, tout en assumant la trilogie scolastique et aristotélicienne.

En tout cas, Noam Chomsky lui-même conteste toute base scientifique à la représentation du langage comme moyen de communication. Cette fonction existe mais elle n'est pas selon lui essentielle. Pour lui le langage est un « instrument de la pensée ». Il ne dit pas qu'il s'agit d'un moyen d'expression de la pensée. Non, il dit « instrument de la pensée ». Ce qui veut dire que s'il ne va pas jusqu'à identifier la langue et la pensée, défaut qu'il prête à tort à Humboldt, il fait de la langue et de la pensée un tout indissociable.

Certes, on peut reprocher à cette formulation une certaine ambiguïté, car l'idée d'instrument évoque celle d'outil, outil dont on se sert pour faire quelque chose et nous retombons sur le schéma scolastique à trois sommets : la chose, le concept et le mot. Mais le texte de Chomsky auquel nous nous référons n'est pas ambigu.

4 Steiner, G., *Après Babel*, 1975, 1998, Albin Michel

5 Noam Chomsky, *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*, Lux, 2016

En tout état de cause, le schéma scolastique qui avait éventuellement du sens quand on croyait que la terre était plate, ne nous est plus d'aucun secours aujourd'hui où le monde est vu comme infini et infiniment en mouvement.

Le triangle scolastique et la diversité des langues

D'ailleurs, ce schéma a-t-il jamais été légitime ? Déjà il ne collait pas parfaitement avec le premier vers du prologue du Nouveau Testament : « Au commencement était le Verbe ».

Et Aristote n'utilise pas la métaphore malheureuse de l'instrument, mais il dit : « Appartient à la pensée tout ce qui doit être établi par le langage »⁶

Donc le schéma sémiotique scolastique présenté plus haut n'est rattachable à Aristote que par un biais interprétatif contestable. En tout cas, la filiation mérite d'être discutée.

Du point de vue de la diversité des langues, il est facile de comprendre que si l'on se réfère au triangle scolastique, le langage n'est qu'une représentation du réel qui est limité, unique et statique. Donc une seule langue peut le représenter et la diversité des langues est vue comme une anomalie à laquelle il convient de remédier.

Si à l'inverse on comprend que le monde apparaît tel qu'on le perçoit et tel qu'on le conceptualise à travers le langage, à ce moment les langues deviennent des points de vue sur le monde, ou des visions du monde pour reprendre la formulation de Humboldt, et dans ce cas la diversité des langues est non seulement inéluctable, mais une protection contre une pensée unique qui est plus une menace qu'une source de progrès.

La conséquence directe de ce constat, et nous demandons ici de le prendre comme tel, est qu'aucune langue unique ne peut exister et donc ne peut prétendre à l'universalité.

Vico avait déjà posé la question de la diversité des langues humaines et en avait fait la conséquence de la diversité des expériences historiques. Au XVIIe siècle, la prégnance de la géographie, du relief et du climat, était extrêmement forte et rien ne permet de penser que ces facteurs aient aujourd'hui disparu et soient abolis même à l'ère du numérique.

Après nous être attardés sur le rapport entre le langage et de la pensée, c'est très naturellement que nous en venons à examiner de manière plus approfondie le rapport au réel auquel nous appartenons avec nos savoirs, nos imaginaires, nos émotions et nos langages. Ce rapport au réel constitue le derme, selon le terme de Steiner, qui ne peut vivre sans épiderme, de la même manière que l'épiderme ne peut vivre sans le derme. Mais notez que si le derme est le rapport au réel, il n'est pas le réel.

La question est aussi ancienne que la philosophie et est abordée dans le *Cratyle* de Platon.

Le mot existe-t-il indépendamment de l'objet qu'il désigne ?

La question peut surprendre, mais il est très étonnant de constater que même de la part de linguistes on ne peut pas la considérer comme résolue.

Dire que le mot « pierre » est attaché de manière existentielle à l'objet pierre de telle manière qu'il n'existe qu'une seule façon de désigner ledit objet peut paraître un peu bizarre.

Des débats récents ont fait remonter à la surface cette problématique faussement simpliste. Les mots ont-ils un sexe ? « hôte », « maire », « ministre » sont-ils « mâles » ou « femelles ». Le genre en

6 Aristote, *La poétique* (1456b), cité par J. Kristeva, *Le langage, cet inconnu*, 1981, Seuil, p. 115

grammaire veut-il dire sexe ? Ainsi une très grande partie du vocabulaire politique est féminine, la liste en est impressionnante. Celle-ci est loin d'être exhaustive...

Les sciences et la politique sont toutes nommées en français au féminin. Pourquoi ?

Ceci pour expliquer que l'écriture dite « inclusive » n'affecte pas la langue et est plutôt un signe de ralliement à une cause sans aucun doute légitime. Mais les motifs invoqués en soutien à cette facétie marquent un retour à la pensée primitive où l'on pensait que le mot était la chose elle-même. La calligraphie aussi agit sur l'écriture mais n'affecte en rien la langue.

Mais nous souhaitons nous intéresser plus à l'idée du réel qu'à la langue elle-même.

Quand avons-nous pris conscience d'un monde infini et non d'un monde fini ?

On peut sans trop de peine faire remonter ce changement de perspective à la révolution copernicienne et à Galilée puis à la théorie de l'évolution et au développement de l'astrophysique. Le processus a donc été très progressif.

La conséquence que nous tirons sur le plan linguistique est la suivante.

Au-delà des développements fondateurs de Vico sur la diversité des langues et sur la *Nouvelle Science*, c'est en théorie seulement que l'on peut imaginer qu'une seule langue puisse tout dire sur le monde, mais imaginer seulement, car en fait il y a une impossibilité.

À partir du moment où l'infinité du monde devient non pas une hypothèse plausible mais une certitude absolue, l'idée d'une langue elle-même en continuelle extension, compréhensible par tous et capable d'épuiser toute l'expérience humaine passée, présente et future devient particulièrement problématique.

L'évolution des conceptions scientifiques va dans le même sens. Par exemple, dans une interview donnée par Richard Horton, directeur de la revue scientifique *Lancet*, explique « Je pense que c'est bien si le public comprend que la science ne produit pas des vérités. Ce qu'elle fait, c'est se diriger vers la vérité, qu'elle n'atteint jamais complètement. Cela signifie qu'il y a toujours de la place pour l'erreur, l'incertitude et le doute. »

Il aurait pu préciser que le développement de la recherche n'est pas linéaire et que les directions que peut prendre la recherche sont elles-mêmes multiples et doivent le rester, ce qui n'empêche pas que certains sujets puissent à un moment donné fédérer tous les efforts d'une partie de la communauté scientifique et de la société.

Aucune langue ne peut à elle seule contenir toute l'expérience du monde

Comme l'expérience humaine fait autant partie du monde réel que le monde matériel, on peut sans difficulté affirmer qu'aucune langue quelle qu'elle soit, si l'on inclut dans cette langue tout le corpus dont elle ne peut être séparée (le « derme » dont nous parlions plus haut), ne peut dire toute l'expérience du monde.

Un exemple contemporain permettra d'illustrer le propos.

Nous avons vu plus haut à propos de la guerre d'Irak que l'homme pouvait créer une réalité qu'il partage avec le reste du monde ou qu'il ne partage pas et qui est alors sa propre réalité.

L'idée que l'homme puisse créer la réalité et que celle-ci soit en quelque sorte contenue dans la langue peut conduire à des conséquences assez surprenantes.

Une première possibilité est de considérer que le réel n'existe pas, qu'il est pur produit de l'imagination et donc que la langue est l'expression de cette fiction. Concrètement cela voudrait dire par exemple qu'après une chute de mille mètres en parachute, si je crois que ma chute est pure fiction, arrivé à 2 mètres du sol, je pourrais bien m'y poser avec délicatesse et sans dommage si ce que je crois, considéré par moi comme vrai, est vrai. L'histoire ne dit pas si j'ai atterri au paradis ou si j'ai rencontré le vide absolu.

Une variante est de penser que le réel tel que je le vois est ma propre perception qui est elle-même indissociable de mon identité. C'est donc ma vérité qui prévaut sur toutes les autres.

Il faut dire que cette déconnexion du monde réel, ou cette sorte de dématérialisation du réel remonte à loin.

Une formulation célèbre vient de Nietzsche quand il dit « il n'y a pas de vérité, il n'y a que des interprétations ».

Mais c'est Kant qui, avant Nietzsche, a rompu avec l'idée cartésienne de « la chose en soi », car pour chacun il est impossible de sortir de sa propre représentation de la chose, qui est et sera toujours « la chose pour soi », c'est-à-dire que la chose ne peut qu'être subjective. Pour fonder « la chose en soi » Descartes était obligé de passer par la garantie divine de l'intuition de l'évidence, par la validation divine que l'image que j'ai de l'objet que je vois est bien la chose, c'est-à-dire la chose en soi et non la chose pour moi. Pour Kant, il faut trouver un autre fondement à l'objectivité. Est objectif ce qui est reconnu comme vrai par tout le monde, en fait par la communauté, identifiée à l'universalité. Ce n'est donc pas une objectivité mais un dépassement de la subjectivité individuelle. On peut l'interpréter comme le contraire de la subjectivité, ou une objectivité relative, une sorte d'objectivation de la subjectivité collective.⁷

Cela ne veut absolument pas dire que le réel n'existe pas. Nietzsche dit par exemple : « Qu'est-ce au juste qu'une loi naturelle ? Elle ne nous est pas connue en soi mais seulement par ses effets, c'est-à-dire par ses relations avec d'autres lois naturelles, qui, à leur tour, ne nous sont connues qu'en tant que sommes de relations ».⁸

Kant a ainsi redéfini la notion d'objectivité de façon à échapper à la subjectivité intrinsèque. Pour Kant un objet est toujours vu par quelqu'un et n'a pas de réalité en dehors de la perception personnelle. Il n'y a pas plus d'accès direct au réel qu'il n'y a d'évidence divine contrairement à ce que pense Descartes.

Quant à Nietzsche il a expliqué que l'on ne pouvait avoir une connaissance directe des lois naturelles et que l'on pouvait simplement en observer les effets. Ce qui laisse entendre que s'il n'y a que des interprétations, toutes les interprétations ne se valent pas.

À noter que la vision de Nietzsche⁹ est confirmée par la physique quantique selon laquelle il n'y a pas d'accès direct à l'infiniment petit. L'observateur fait partie du système. On ne peut vérifier les lois de la physique que par leurs effets.

7 Kant, *Critique de la raison pure*, Introduction, II, p.95, cité par Luc Ferry, *Kant et les Lumières*, Flammarion 2012, p. 38-39

8 Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Actes Sud, 1997, p.24

9 « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations » écrit Nietzsche. (Fragments posthumes, fin 1886.1887. T. XII de la traduction française de l'édition Colli-Montinari)

Il est faux de dire que tout est langue. En revanche la langue est dans tout. Aucune langue unique n'existera donc jamais sauf sous une forme très spécifique et éphémère à l'échelle de la planète qui serait celle de l'hégémonie simple ou multiple. Mais c'est une tout autre question.

Il n'y a pas d'alternative à la diversité des langues. En revanche, la traduction dans toutes ses dimensions, interindividuelle, intralinguistique et interlinguistique, est irremplaçable et assure les transferts entre univers linguistiques et culturels, transferts d'une grande complexité et que la traduction automatique, malgré la prouesse technique, ne résoudra pas comme une baguette magique. De même des lingua franca continueront de répondre de manière passagère à des utilités liées aux circonstances qui les ont créées pour des emplois restreints. Et les langues ne cesseront d'évoluer de façon à permettre aussi longtemps que possible à l'homme de comprendre, de rendre compte et d'agir dans le monde dans lequel il vit.

On voit bien que la diversité linguistique est un enjeu de civilisation et que toute prétention ou toute aspiration à une langue unique fait courir à l'humanité entière le plus grave danger, et un danger actuel, même si l'on est convaincu qu'une langue unique est absolument impossible.

La question de l'universalité

Maintenant peut être posée la question de l'universalité.

On est obligé d'en retracer les principales évolutions pour considérer qu'aujourd'hui les questions de la diversité linguistique et culturelle et du plurilinguisme nous conduisent inéluctablement à mise à jour des concepts de base de la diversité et de l'universalité. La tendance dominante est aujourd'hui de les opposer, alors que le plurilinguisme doit nous inviter à dépasser cette opposition.

Dès l'Antiquité la question de l'universalité se pose sous deux aspects bien différents.

Le premier aspect qui se retrouve aujourd'hui dans des termes presque identiques fait de la prétention à l'universalité un facteur d'exclusion dont le critère initial était déjà la langue. À Athènes, le barbare est barbare parce qu'il ne parle pas la langue grecque. Il est rejeté en tant qu'humain. L'universalité s'arrête au monde grec. Autrement dit l'universalité est une identité stricte. Ensuite, la problématique a pu être déclinée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel au cours de l'histoire, mais l'identitarisme aujourd'hui témoigne d'une immobilité philosophique extraordinaire. La différence aujourd'hui est que l'identitarisme rejette ce qui est conçu comme universel, mais en réalité, par un mouvement narcissique absolu, il revendique en fait l'universalité pour lui et lui seul. L'identitarisme est une négation de l'autre en tant qu'humain. Il est un rejet de l'autre et un refus de l'altérité.

Le deuxième aspect est celui de la quête des grandes lois de l'univers.

Avec l'avènement des grandes religions monothéistes, il y a quasi-recouvrement entre la recherche des lois de la nature et l'interrogation sur l'universalité divine. La séparation aura quand même lieu avec la révolution copernicienne et le renversement des rapports entre la science et la religion.

Mais dans tous les cas de figure, la pensée occidentale au moins est profondément marquée par la recherche de l'unité, c'est-à-dire des lois communes, et par une difficulté à traiter de la diversité en relation avec l'universel, comme en témoigne le concept d'universel-singulier.

Si est universel ce qui est commun à l'humanité, on pourrait dire que tous les hommes ayant un nez, ce qui est universel est la propriété que les hommes ont tous un nez. Si l'on passe du qualificatif « universel » au substantif « universalité », on doit se demander en quoi consiste l'universalité. S'agit-il de tous les humains pour la qualité qu'ils partagent d'avoir un nez (peut-être même un

certain type de nez), ou de tous les humains tout simplement dans leur diversité y compris leur diversité de type de nez. Dans ce dernier cas la diversité fait partie de l'universalité, dans le premier elle est en opposition. Si la question était simple, Hegel n'aurait pas eu besoin d'inventer le concept d'*universel-singulier*, concept ranimé par Sartre dans une étude sur Flaubert dans laquelle il « montre que celui-ci représentait à la fois l'individu Gustave et l'humanité universelle (Sartre 1971-1972) ». ¹⁰ Toutefois, l'observation de Sartre est problématique.

En effet l'exemple que nous avons pris l'était à dessein en faisant coïncider *universalité* et *humanité*. Il va maintenant de soi que l'*universalité* embrasse tout le monde connu, dans sa totalité, c'est-à-dire dans sa diversité.

Disant cela, nous pouvons tenter une affirmation qui serait de dire que l'universalité, loin de se limiter à ce qu'il y a de commun entre les hommes, serait en fait la somme de nos singularités avec pour facteur commun, notre appartenance à la nature humaine.

Après tout, définir ce qu'il y a de commun nécessite de faire appel à des catégories qui sont le produit du cerveau humain, et qui ne préexiste pas à ce dernier.

On a vu que la science, tout en continuant de rechercher des lois universelles, était contrainte à la modestie, en ayant perdu l'espoir de connaître dans sa totalité un monde réel qui change partout toutes les fractions de seconde.

Picasso, en tant qu'artiste avait dit quelque chose de semblable : « S'il n'y avait qu'une vérité, on ne pourrait pas faire cent toiles sur le même thème. » Bien sûr, Picasso ne dit pas que toutes les vérités se valent, ce qui n'aurait pas de sens, mais quelque chose d'assez proche que le propos de Richard Horton, directeur de la revue scientifique *Lancet*, que nous citons en début de cet article : « la science ne produit pas des vérités. Ce qu'elle fait, c'est se diriger vers la vérité, qu'elle n'atteint jamais complètement. » Ce que le propos de Picasso ajoute à celui du scientifique c'est que l'art est aussi une recherche de quelque chose que nous appelons la vérité.

On pourrait ajouter que si la science recherche des lois universelles, non seulement ce n'est pas sa seule vocation, mais son activité va bien au-delà.

Dans une communication faite par Heinz Wismann au colloque organisé par l'OEP et l'université Paris Diderot le 16 octobre 2013¹¹, il évoquait un ouvrage fondamental du philosophe allemand Heinrich Rickert de la fin du XIXe siècle, traitant des limites de la formation des concepts dans les sciences de la nature. Il signalait notamment que l'univers de la science est structuré par deux intérêts majeurs : Le premier consiste à subsumer les cas particuliers sous des règles générales, c'est une *généralisation*. Mais on peut tout aussi bien s'intéresser au cas particulier. Dans ce cas on ne peut pas le subsumer sous une règle, il faut le construire pour lui-même et Rickert dit dans ce cas qu'on a affaire à une *individualisation*.

Ces deux intérêts se manifestent très bien en médecine par exemple. Le médecin évidemment va chercher d'abord des constantes pour établir un premier diagnostic, mais il va normalement traiter son malade toujours comme un cas particulier, ce qu'il est.

10 « Le concept universel-singulier de L. Porcher, la question des universaux en didactique des langues », Claude Germain, Synergies Europe n° 10 - 2015 p. 141-151

11 *Plurilinguisme et créativité scientifique*, cood. Pierre Frath et José Carlos Herreras, Observatoire européen du plurilinguisme, collection plurilinguisme, 2016, pp. 47 à 53. L'ouvrage évoqué est *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung. Eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*. Freiburg 1896., non traduit en français.

Conclusion

Nous pouvons maintenant revenir à la langue, et aux langues.

Nous savons que les langues ne sont en aucune manière des reflets de la réalité, mais plus certainement des visions partielles d'un monde infini et infiniment changeant.

Nous savons aussi que l'intégralité des savoirs humains s'est constituée et se constitue dans les langues, aucune loi scientifique n'ayant jamais été démontrée en dehors du champ linguistique.

Nous savons enfin que les langues sont toutes à des degrés variables en interaction les unes avec les autres et que cette interaction généralisée assure leur vitalité, leur richesse mais révèle aussi leur fragilité, pouvant entraîner leur disparition.

Il s'ensuit de là que la diversité linguistique est constitutive de l'universalité, qui serait autant la somme de nos singularités que notre plus petit commun dénominateur.

Même si les langages humains ont des spécificités qu'on ne retrouvera pas dans la communication animale, il semble possible d'intégrer la communication animale dans mon propos.

Comme je ne suis pas du tout un spécialiste des langages animaliers, je voudrais quand même évoquer un souvenir lourd de sens qui m'a profondément frappé.

En juillet 2009, je rentrais avec des amis d'une petite expédition au Kilimanjaro et nous nous offrions à titre de détente une visite d'un parc de safari en Tanzanie.

Sur notre parcours, nous sommes tombés sur un défilé d'animaux par dizaines de nombreuses espèces (éléphants, girafes, zèbres, gnous, phacochères, etc.). Tous ces animaux se dirigeaient vers la rivière asséchée pour y boire et y faire leurs ablutions selon un ordonnancement manifestement accepté par tous. Soudain, le groupe de tête se mit à changer de direction en hurlant. Tous les autres comprenant l'alerte firent de même, chaque groupe restant bien ensemble. Notre guide reçut à peu près en même temps un appel téléphonique d'un collègue l'informant qu'un lion était en approche et que plus loin un zèbre avait été tué par un groupe de lionnes et que le festin auquel étaient associés les lionceaux était en cours. Arrivés quelques minutes plus tard sur place, nous avons pu assister aux dernières agapes des lionceaux, les mères, les gueules ensanglantées, étant épuisées par la chasse et nous avons vu l'arrivée du lion, décharné, qui a dû se contenter des maigres restes.

Il est à peine nécessaire de commenter cette scène tant il est facile de comprendre qu'il existe des moyens de communication non seulement à l'intérieur de chaque espèce, mais entre espèces, qu'il existe des sortes de sociétés interespèces avec des codes sans doute assez simples mais en tout cas d'une grande efficacité. Sont-ce des codes au sens strict, ou y a-t-il une adaptation au milieu avec des mécanismes de compréhension, de mémorisation, de transmission et d'apprentissage et quels sont-ils ?

Bibliographie sommaire

Chomsky, N., *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*, 2016, Lux

Fraith, P. et Herreras, J. C. (dir.), *Plurilinguisme et créativité scientifique*, 2016, OEP, coll. Plurilinguisme

Rastier, F. *Saussure au futur*, 2015, Editions les Belles Lettres

Saussure, F., *Cours de linguistique générale*, 1916, 1967, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Payot, Paris

Saussure, F. *Ecrits de linguistique générale*, 2002, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, nrf, Editions Gallimard, Paris

Steiner, G., *Après Babel*, 1975, 1998, Albin Michel

Vygotski, L., *Pensée&langage*, 1934, 1997 pour la traduction, La Dispute

Résumé

Alors que le langage est très présent dans la philosophie moderne, la langue apparaît comme un impensé de la vie sociale et de nos systèmes éducatifs. Tous les préjugés qui font la force du préjugé monolingue sont toujours actifs sous la poussée d'une double séparation, du langage et de la pensée, et de la pensée et du monde réel.

Cette article est une enquête à travers quelques notions fondamentales, aux sources de la pensée occidentale, et dont la discussion nous mène d'une conception restrictive de l'universalité à une vision inclusive, qui surgit comme un impératif civilisationnel.